Christine Breton/Philippe Mioche/Arnavant

Le livre du ruisseau

Hôtel du Nord/Récits d'hospitalité n° spécial*

éditions commune

Je ne me pose plus la question de la particularité d'Arnavant, comme peut-être tous ceux qui y travaillent quotidiennement… Il ne s'agit pas d'une simple zone d'activités avec des entreprises de services ; l'industrie y est encore présente par sa production mais aussi par ses traces historiques et archéologiques. On y trouve un lycée, un centre de formation, des CAT, une caserne de pompiers, un couvent, des cités ou encore des maisons construites en aluminium… La nature y a encore ses droits avec le parc Billoux, des jardins ouvriers ou ce ruisseau et sa cascade presque oubliée. Demain, la culture y sera de plus en plus présente avec la Cité des Arts de la Rue. La multiplicité des acteurs, l'imbrication des lieux de vie et des lieux d'activités me rappellent combien il est difficile de faire cohabiter en harmonie des usages aussi différents en plein centre urbain. Le groupement d'entrepreneurs d'Arnavant a demandé à Christine Breton, conservatrice du patrimoine, de dresser un portrait de ce territoire. Notre groupement soutient toutes les actions qui le valorisent : ce livre en est l'illustration et nous sommes heureux de l'offrir à celles et ceux qui prendront le temps d'y marcher lors des Journées Européennes du Patrimoine 2011.

Christophe Dewavrin
Vice-président d'Arnavant et pilote de la Commission culture

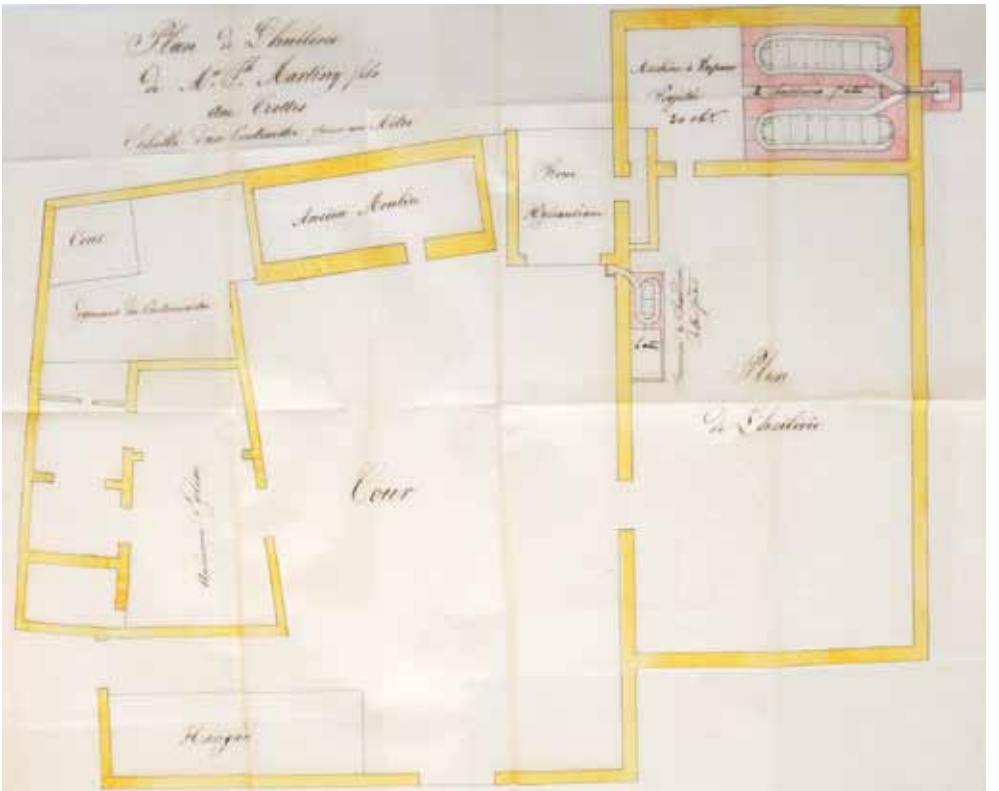
Au 11e siècle, la légende des saints de Provence faisait partir Marie-Madeleine de Palestine (à gauche de la gravure). Après une traversée dans une barque sans rames ni gouvernail, elle fondait le christianisme marseillais, quittait la ville par la porte nord et remontait le ruisseau pour se retirer dans les grottes des Aygalades (au centre de la gravure). À la Sainte-Baume, elle était chaque jour élevée au ciel par les anges (à droite). Cet itinéraire terrestre et spirituel dessine la carte aval et amont du ruisseau.

Histoire d'un ruisseau

Sous ce titre, Élisée Reclus, auteur de la *Géographie universelle*, construit le prototype du Ruisseau, riche de toutes ses observations dans le monde et de ses propres sensations d'enfant et d'adulte. Il se promène et relève la succession des types riverains, valorisant ainsi un micro-territoire au fil des entreprises innombrables qui l'animent. Son livre paraît au *Magasin d'éducation et de récréation* en 1870, l'année de la Commune de Paris. Les entreprises d'Arnavant réactualisent la succession des types au fil de l'eau et offrent aux promeneurs et aux riverains du 17 septembre 2011 *Le Livre du ruisseau*. Il paraît au format 15/16 inventé par la maison d'édition Commune.

Le ruisseau que nous remontons n'a pas encore de nom. Il vient se jeter à la mer, dans les fondations de la tour de Zaha Hadid, à Arenc. Sur l'axe de ce fleuve côtier apparaissent et disparaissent les réalités industrieuses, les dits et les secrets de la ville-port. Suivre une portion de ce cours d'eau est une aventure poétique et paradoxale. Le ruisseau est le mot derrière lequel se cachent flânerie, bains, eau pure, poissons et écrevisses, végétation et cascades : des images absolument inversées des réalités de l'urbanisme fonctionnel et dégradé – insensé – que nous traversons sur ses rives.

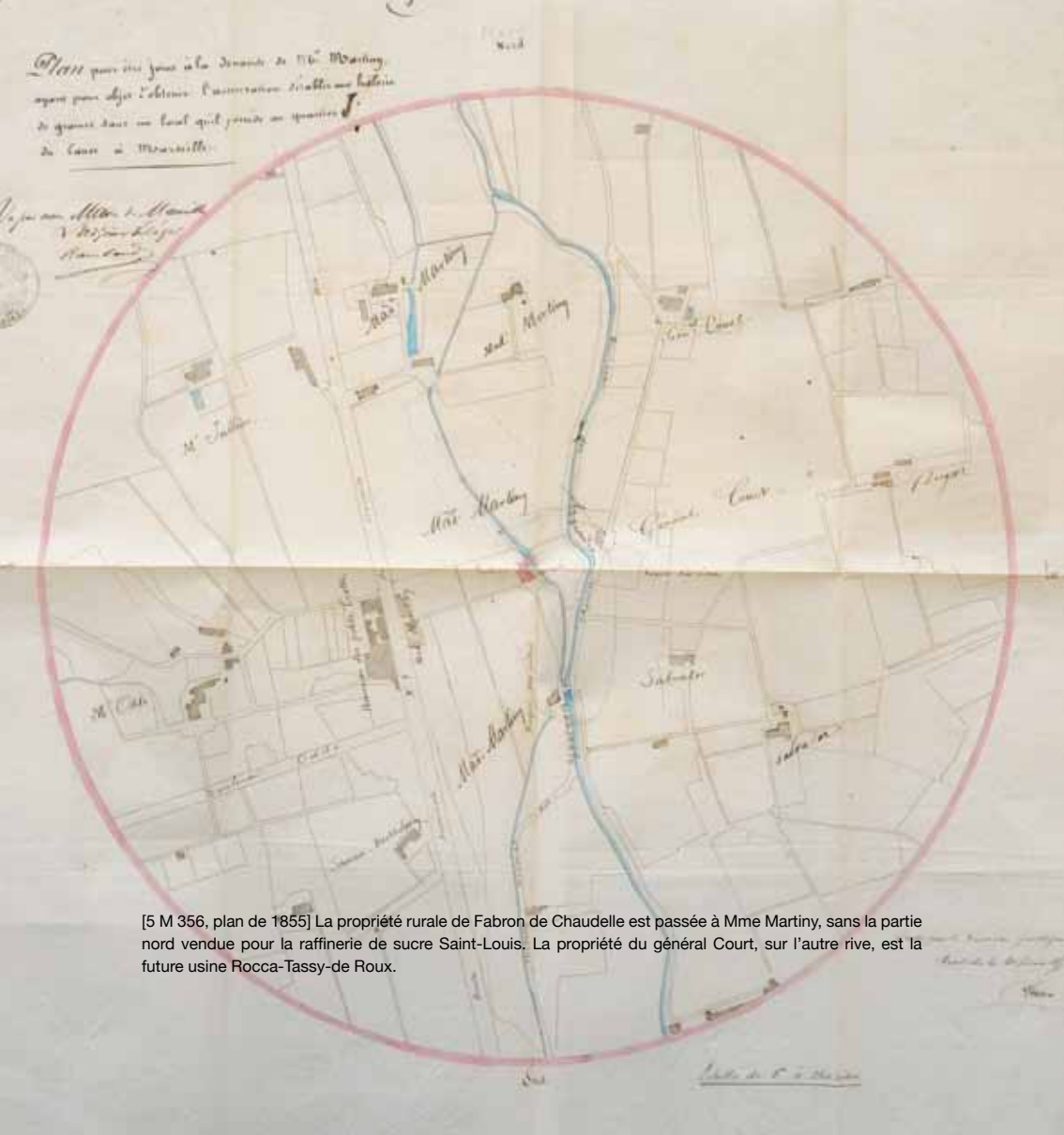
Ce ruisselet n'est rien et cependant, comme le dit Élisée Reclus, "ses eaux divisées à l'infini se retrouveraient dans toutes les mers et sur tous les rivages, s'il était possible au regard de les suivre dans leur circuit immense".



[5 M 356] « Demande du sieur Martiny fils d'établir une machine à vapeur de la force de 30 chevaux dans la propriété de sa mère située à Marseille, quartier des Petites Crottes ». Plan de 1855 : on voit encore l'église et le moulin des Carmes partageant l'espace de l'industrialisation.

Le Moulin

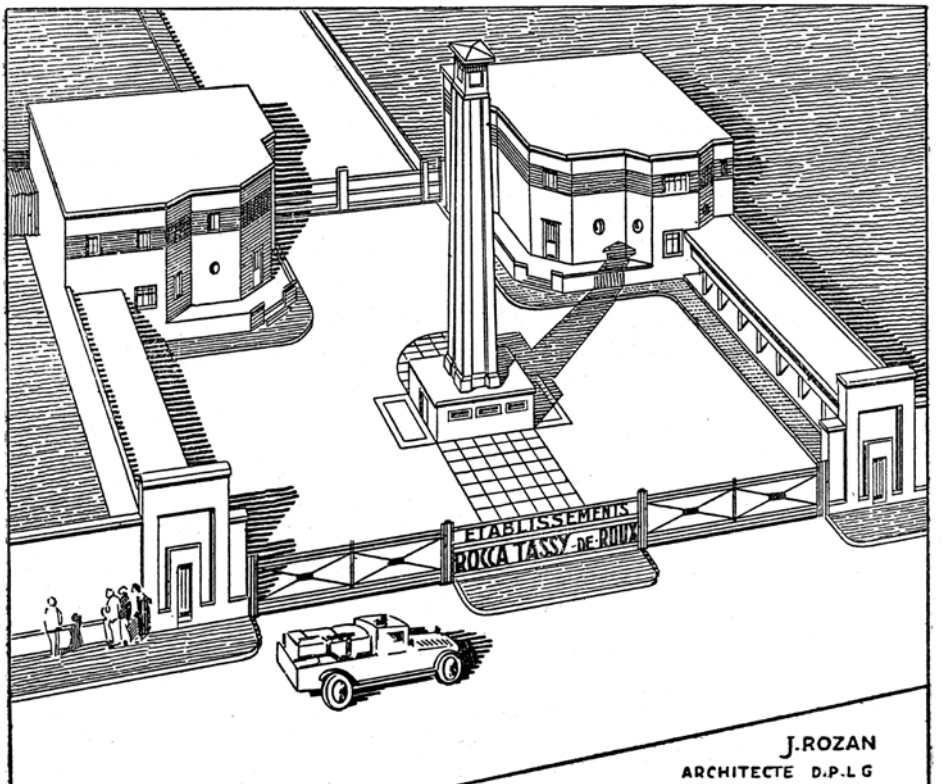
Du moulin de la Crote ou des Carmes, situé près de la passerelle de la Cabucelle, sous laquelle se tient le marché aux puces, jusqu'au moulin des Carmes situé au pont de Car (ou Cars), à l'entrée du cimetière des Aygalades, il y a 2 kilomètres de ruisseau à remonter et 8 siècles d'activités à décoder. Ces deux points se renvoient l'écho lointain d'une forte implantation monastique qui reste dans les noms de lieux : chemins de la Commanderie, du Prieur, Notre-Dame de Jérusalem et du Mont-Carmel. Autant de noms qui prouvent une activité arrière-portuaire du temps des croisades, attestée dès le 12e siècle le long du ruisseau de Cars ou Carveil ou la Caravelle. Un nom oublié aujourd'hui, mais qui fait rêver à quelques voiles marines alors que la racine celte "car" renvoie à des falaises rocheuses. Dans cette fraction de ruisseau se joue l'Histoire, si peu dépliée, si difficilement audible. Remonter le fil de l'eau et son bassin versant, c'est tenter de parler à l'imparfait.



[5 M 356, plan de 1855] La propriété rurale de Fabron de Chaudelle est passée à Mme Martiny, sans la partie nord vendue pour la raffinerie de sucre Saint-Louis. La propriété du général Court, sur l'autre rive, est la future usine Rocca-Tassy-de Roux.

La Propriété rurale

Aujourd'hui ramenée à 6 hectares, elle comptait 20 hectares au 17e siècle. Elle s'étendait vers le nord et incluait l'actuelle raffinerie de sucre. C'était un complexe comprenant deux moulins, vignes, prairies et champs de blé, chapelle, granges, canaux et écluses sur le ruisseau, logis et fermes placés sous la directe, l'impôt, des Grands-Carmes. La tradition érudite n'en dit pas grand-chose : elle était la propriété du chevalier Jérôme d'Audiffret, né en 1654, conseiller du roi, lieutenant général de la marine et de l'amirauté des mers du Levant à Marseille. Il était allié à l'ancienne aristocratie provençale par son mariage avec Marguerite de Foresta en 1678. La famille comptait un consul, un chevalier de l'ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel. La propriété fut vendue par Pierre de Saboulin en 1725 à Jean-Baptiste Fabron, premier échevin de Marseille en 1736. Son descendant avait ajouté de Chaudelle à son nom et avait construit la bastide Laplane en 1770. La bastide Aurenty fut construite au 19e siècle. Madame Martiny en hérite puis son fils Joseph, qui modernise l'huilerie en 1855. En 1974, le reste de la propriété, qui avait été démembrée pour permettre la construction de la raffinerie de sucre et les entrepôts Casino, fut vendu à la Ville de Marseille pour en faire le parc municipal Saint-Louis. Il fut rebaptisé parc François-Billoux à la mort de ce dernier en 1978. En 1983, la mairie du 8e secteur, tout juste créée dans le cadre de la loi de décentralisation, s'y installe. En 2009, Arnavant y fête ses 40 ans.



[Delta 11328, 1931]

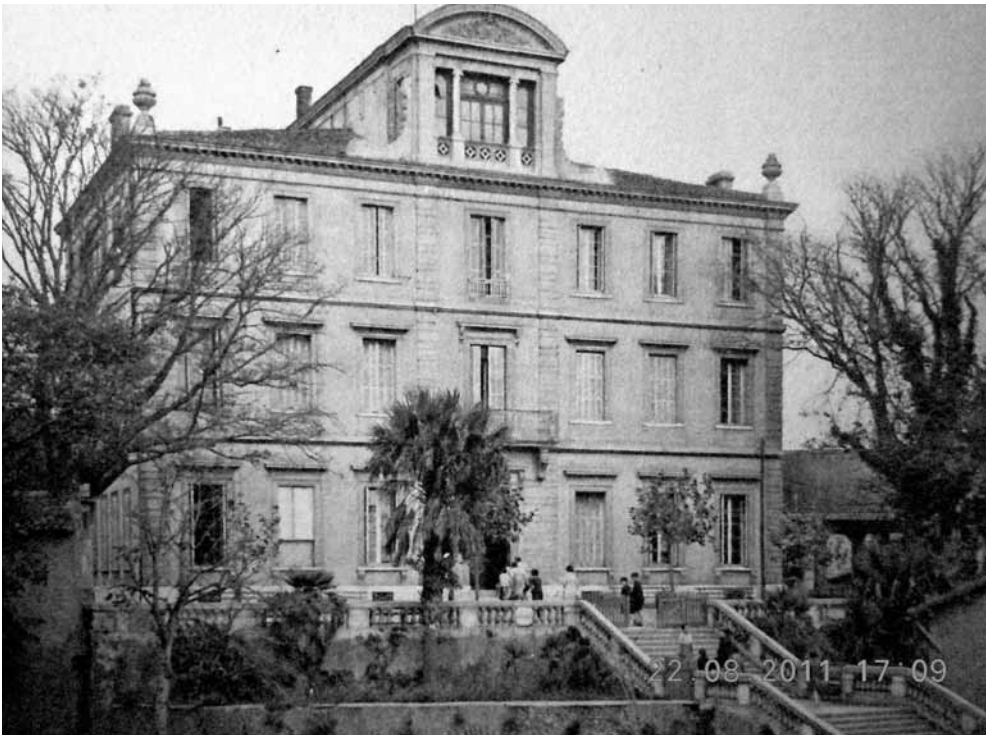
L'Usine

Située au 17e siècle sur le moulin des Carmes, l'huilerie de Joseph Martiny a été absorbée par la vaste usine créée en 1903 sur les 28 hectares d'une ancienne propriété rurale indiquée sous les noms de Court puis Surian.

PHILIPPE MIOCHE. – La maison Rocca-Tassy-de Roux est fondée par ces trois personnes. Elle produit de l'huile et les savons *La Tour* et *Pigeon voyageur*. En 1897, elle invente et fabrique industriellement un nouveau produit alimentaire, un beurre végétal : la *Végétaline*. En 1905, la nouvelle usine regroupe la Théodora pour les huiles alimentaires, dont *Dulcine*, la Massilia pour la *Végétaline* et l'Assomption pour les *Savonneries de la Méditerranée*. C'est un bel ensemble avec allées plantées, bastide (La Mazarade, où sont groupées les œuvres sociales de l'entreprise), chaufferie centrale ; elle triture par jour 130 tonnes de graines oléagineuses arrivées directement du port colonial. En 1930, elle procure 1 800 emplois, c'est la plus grande usine d'huiles végétales de France.

CHRISTINE BRETON. – En 1934, un entrepôt fut construit en face de l'usine par la Société des magasins du Casino qui traitait (torréfactions, caves, salaisons) et mettait en vente des produits alimentaires sensibles comme les cafés, beurres, fromages, charcuteries. En 1935, sa direction signalait le danger de l'atelier de traitement d'huiles par solvants inflammables à la Théodora. Cet atelier explosait en 1938, laissant 10 morts et 39 blessés.

PM. – Une Union des Industries de Produits Oléagineux (UNIPOL) fut créée en 1955 ; les Marseillais en perdaient le contrôle en 1970 ; en 1971, elle passait à Lesieur avec les premières réductions d'effectifs. En 1989, les "Végés" rejoignaient la masse des chômeurs, passée à 28 % de la population dans l'arrondissement. Les derniers bâtiments de l'usine sont rasés en 2009, ne subsistent alors que quelques vieux murs et le nom de la zone d'activités Théodora. Cette zone, dont le dernier bâtiment fut construit en 2005, vient d'être vendue par Mediaco Vrac en juillet dans le cadre de l'opération de rénovation urbaine Euroméditerranée 2, pour la réalisation d'un futur pôle de transport multimodal.



[Delta 11328, 1931] La Mazarade, passée de Court en 1855 à Surian en1903. L'explosion de 1938 frappa aussi les vestiaires de la bastide réservée aux œuvres de l'entreprise.

Le face à face social

ALFRED SAUREL, ÉRUDIT, EN 1878. – Pour le moment, la Cabucelle est un vaste chaos de chemins impraticables, de monticules et de fondrières, de ruisseaux sans écoulements et d'enclos dévastés. C'est non pas une ville en construction, mais une ville en ruine. […] On dirait que prise par des barbares, après une longue résistance, elle a subi d'un seul coup tous les effets de la dévastation.

CB. – Cette description, sensation de combat, fut réactualisée par Walter Benjamin en 1940 dans le texte *Faubourgs* et nous la ressentons toujours en 2011.

PM. – Nous la comprenons mieux grâce aux chiffres : entre 1851 et 1866, la population de la Cabucelle et des Crottes passe de 1 724 habitants à 6 640. Comment recevoir 5 000 habitants qui sont massivement (44 % de la population en 1872) des travailleurs italiens ? Dans le contexte libéral de la période, précarité de l'emploi et bas salaires dominent les rapports sociaux.

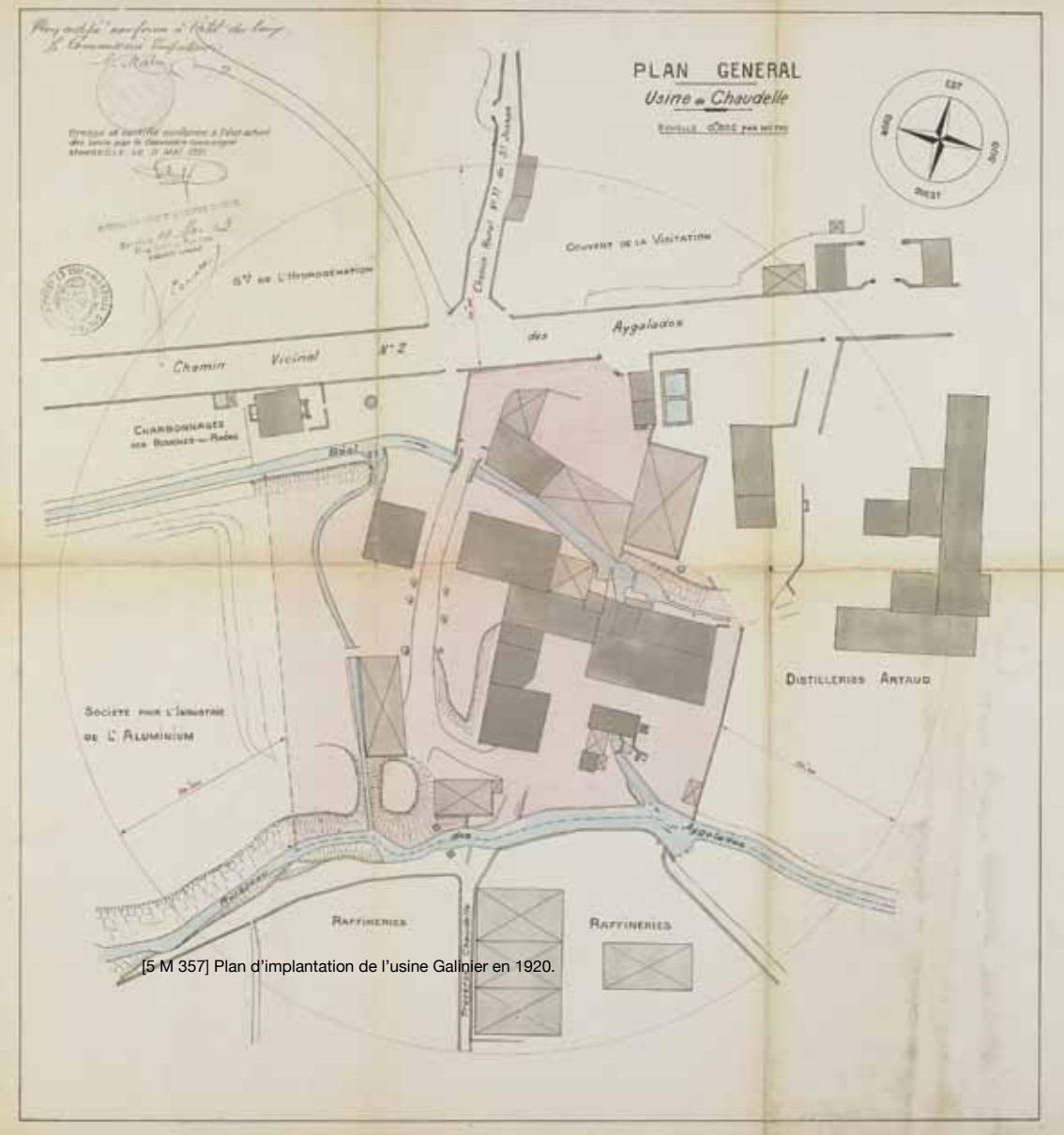
CB. – La société comme l'espace ne sont donc pas urbains à cette période. Le ruisseau était alors un filament du port colonial dans le contexte du "terradou" agricole traversé de systèmes d'irrigations qui en faisaient une grande oasis. Le système bastidaire évoluait d'agricole à résidentiel pour les riches marchands et les industriels, laissant face à face usines et ouvriers dans un vide symbolique en rupture de continuités.

La Raffinerie

Au 17e siècle, Gaspard Maurellet créait la première raffinerie de sucre à Marseille liée au commerce triangulaire (esclaves-matières premières-produits manufacturés) avec l'Afrique. Cinq raffineries marseillaises existaient au milieu du 19e. En 1856, la partie nord attenante au futur parc Billoux fut vendue aux frères Caunes et Zangronis pour créer la Société Franco-Belge et construire la raffinerie en 1857. Elle fut bénite en 1861.

PM. – La Société de la Raffinerie de Saint-Louis fut créée à la suite en en 1878 ; ses bâtiments, détruits par un incendie en 1884, puis reconstruits avec l'électricité en 1886, assuraient un tiers des exportations françaises en 1903. Elle se développait entre les deux guerres et achetait en 1928 des domaines de canne à sucre en Guadeloupe et à Madagascar. Le conflit social de 1948 est violent ; la société est reprise par la Générale sucrière en 1968, pour ensuite donner son nom, Saint-Louis, issu du quartier de Marseille, à l'ensemble du groupe français et à sa marque en 1998. La Raffinerie appartient depuis 2001 au 1er groupe sucrier européen, Südzucker.

Elle est non seulement le dernier bastion du sucre marseillais mais aussi la dernière raffinerie de sucre de canne en France. Les bateaux jettent toujours l'ancre au cap Janet et approvisionnent la raffinerie en sucre brut. Société emblématique du 15e arrondissement, cette vieille dame se porte bien et produit aujourd'hui jusqu'à 250 000 tonnes de sucre par an.



[5 M 357] Plan d'implantation de l'usine Galinier en 1920.

La Chaudelle

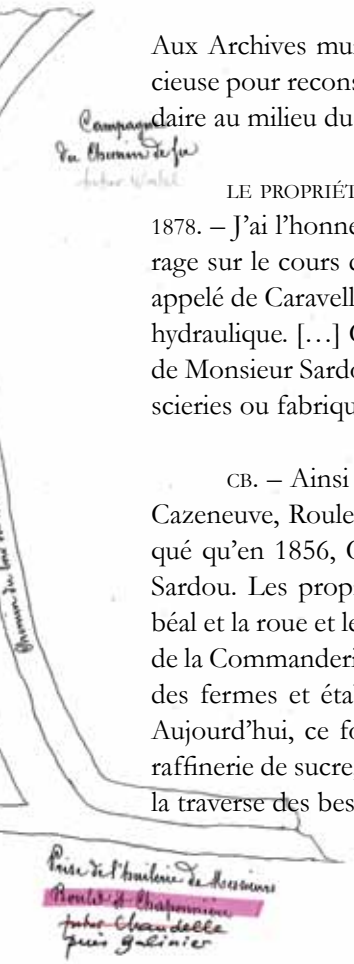
C'est la plus ancienne usine sur ce secteur du ruisseau, son surnom populaire et mémoriel désigne à la fois Fabron de Chaudelle, le propriétaire rural du 18e siècle, et la traverse Chaudelle, aujourd'hui disparue. Le pont et la traverse permettaient l'accès des ouvriers qui habitaient la rue de Lyon et marquaient la limite nord de la vieille propriété. Ce surnom est utilisé encore aujourd'hui par les habitants ; il est un monument à la force symbolique populaire. L'usine était un ancien moulin à blé, acheté par le savonnier Auguste Roulet, qui avait encore des terres au bord du ruisseau en 1890. Suisse protestant arrivé à Marseille en 1803, débutant savonnier rue des Tyrans en 1807, il a été consul de Prusse en 1816 et cofondateur de la Caisse d'épargne des Bouches-du-Rhône en 1820. Sa société fut appelée Roulet et Brassard en 1811, Charles et Auguste Roulet en 1825 puis Roulet et Chaponnière en 1841 quand l'usine ajoute la fabrication d'huiles de graines à celle du savon, et enfin Charles Roulet et Compagnie en 1881. En 1830, les Roulet recevaient une médaille d'or de la Société de Statistique pour le nouveau procédé industriel inventé permettant la fabrication du savon à partir d'une soude artificielle.

En 1879, une chaudière et une machine à vapeur étaient installées dans l'usine. En 1920, un incendie la ravageait. Sa vétusté et les odeurs désagréables étaient déjà signalées par le voisin Adrien Artaud. En 1921, Émile Galinier, fabriquant du savon *Le Kabyle*, demandait une autorisation pour implanter sur ce site une usine d'extraction de l'huile par pression hydrau-

lique, c'est ainsi que nous découvrons les plans de cett
connue. Au-dessus de l'usine, la bastide Magnan, dont
aux Galinier depuis 1878, indique la continuité avec u
à Marseille : Philippe Joseph Magnan, né en 1782 et m
le commerce des bois de Suède, il avait créé le premier
tion des graines pour l'huile végétale dans son usine d'A
sociétés Galinier et Magnan frères faisaient partie d'U
En 1940, la Chaudelle employait encore 400 hommes e
graines oléagineuses venues des colonies par le port d
du ruisseau sont à l'origine de nos transformations a
la production de masse. La Chaudelle et ses invention
enfouies sous le siège social du groupe SNEF.

Le Béal

Aux Archives municipales, la série 62 O des règlements de l'eau est précieuse pour reconstituer le paysage du ruisseau et celui de l'industrie bastidaire au milieu du 19e siècle.



LE PROPRIÉTAIRE BARBAROUX, AU PRÉFET DES BOUCHES-DU-RHÔNE, EN 1878. – J'ai l'honneur de vous demander une autorisation d'établir un barrage sur le cours d'eau dit Ruisseau des Aygalades [en 1871, il est encore appelé de Caravelle] et de faire un canal de déviation pour établir une roue hydraulique. […] Ce canal sera situé à la suite du canal de fuite du moulin de Monsieur Sardou […] Les usines ne seront que moulin à farine, à huile, scieries ou fabriques de chocolat, eu égard à la salubrité et aux odeurs.

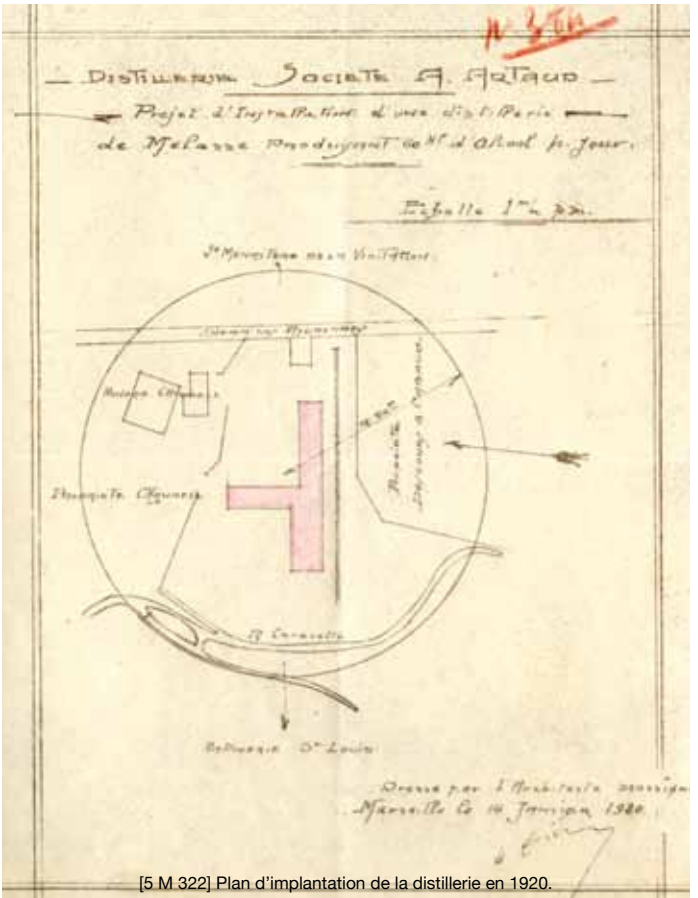
CB. – Ainsi se tricotait au bas des propriétés riveraines : Berger, de Cazeneuve, Roulet, Barbaroux et Sardou, un maillage industriel si imbriqué qu'en 1856, Court de Payen implantait son huilerie de graines chez Sardou. Les propriétaires organisaient entre eux le barrage, la vanne, le béal et la roue et le choix d'activités peu polluantes. Auparavant, le chemin de la Commanderie qui les longe avait été le site d'implantation du moulin, des fermes et établissements des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Aujourd'hui, ce fond de vallée est loti ; s'y trouvent aussi le stade de la raffinerie de sucre, une ancienne tannerie et des entrepôts jusqu'au pont et la traverse des bestiaux.

Dans le cadre d'un projet Atelier de l'EuroMéditerranée/Marseille Provence 2013 Capitale européenne de la culture, Séverine Bruneton, plasticienne, et Laetitia Cordier, graphiste, proposent depuis 2010 des ateliers avec les ouvriers de Descours et Cabaud, photographiés ici devant les murs en béton brut du parc acier.

L'Entrepôt

Descours et Cabaud, deux siècles d'aventure humaine : ce livre paru en 1996 raconte les origines de la maison fondée en 1780 par César Dufournel, qui, avec ses frères, dirigea les hauts-fourneaux de Gray en Haute-Saône. Il fonda à Lyon, à son nom, le commerce de produits métallurgiques sur le quai de la Saône, au point extrême du trafic fluvial des aciers. La société reprise par son fils Charles Dufournel, assisté de son neveu André Descours, est devenue Société Descours, Cabaud et Bolo en 1866.

En 1871, A. Descours mettait en place un réseau de correspondants en Algérie et autour de la Méditerranée. En 1879, la première agence était créée à Marseille avec le dépôt des fers de Suède et un approvisionnement rapide pour ces correspondants. (Elle était installée 8-10 place Pentagone puis 34 rue Forbin, près de la Joliette). En 1888, une agence fut installée en Argentine, puis en Indochine coloniale en 1898, à Tunis et à Alger en 1903, à Casablanca en 1913 et en Chine en 1930. En 1918, à la sortie de la guerre, qui a vu se développer l'activité de la société, la société achète le terrain anciennement de Roux près du ruisseau. Elle construit ses bureaux et entrepôts en 1919, en même temps que la distillerie Artaud, son voisin en amont. En 1960, les entrepôts doivent être agrandis. Les bâtiments sont rasés et repensés par les architectes Roger Dabat et Dunoyer de Segonzac, qui inventèrent là un mode constructif métallique avec les produits de la société. En 2010, les entrepôts sont remodelés au nord et la société devient "Atelier de L'EuroMéditerranée" pour l'accueil d'artistes.



[5 M 322] Plan d'implantation de la distillerie en 1920.

La Distillerie

Après avoir fait fortune durant la guerre de 1914 en produisant les alcools pour l'armée, l'ancienne distillerie Berrut, en ville depuis 1869, quitta la rue de la Loubière. Adrien Artaud installa une usine modèle près du ruisseau. En 1920, les bâtiments sont finis : l'alambic au centre, la salle de fermentation au nord et les magasins à l'est au bord de la voie de chemin de fer, construite par la Société des Embranchements Industriels de Paris. La voie est partagée entre Descours, Artaud et la raffinerie de sucre qui lui fournit en direct la mélasse à distiller. La production est de 60 hectolitres/jour d'alcool industriel pur rectifié sur place.

Adrien Artaud, né en 1859, est mort en 1935. Sa vie croise l'histoire du ruisseau devenu une extension du port colonial : il crée l'Institut Colonial de Marseille en 1906 et rédige en 1911 un livre sur les entrepôts et admissions temporaires ; il est élu président de la Chambre de Commerce de 1913 à 1919 ; il entre à l'Académie de Marseille en 1919, est député de 1919 à 1924 et commissaire général de l'Exposition Coloniale de Marseille de 1922. L'usine se trouve aujourd'hui sous le siège social du groupe SNEF.

Le Siège social

Aujourd'hui, face à la cité de la Visitation et à l'arrêt du bus 30, des travaux de fondation laissent voir les vieux murs de la distillerie et de la savonnerie. Le siège social d'un des leaders français de l'installation électrique et plus largement, de la gestion des lots de second œuvre, se refait une beauté.

OLIVIER BOSSI, CADRE DU GROUPE SNEF. – Depuis sa création à Marseille en 1905, le Groupe SNEF a été marqué par son origine régionale ainsi que par ses principaux secteurs d'activité, la marine puis l'industrie. Depuis toujours, le Groupe SNEF s'est différencié par sa capacité à se mobiliser pour ses clients, cherchant à se situer parmi les meilleurs au plan du service et de l'organisation aussi bien en France qu'à l'international.

PM. – Avec 10 000 emplois en 1830, l'essor de l'industrie mécanique et électrique à Marseille est considérable. Elle est liée aux compagnies de navigation pour la construction et l'entretien des machines à bord des navires. L'actuel marché aux puces occupe un ancien atelier de ce type.

OB. – Marseille est au cœur de notre développement, elle est à la fois point d'ancrage et point de départ de l'évolution du groupe. En 1975, au moment d'agrandir le siège social, nous avons choisi de rester à Marseille. Une fois vendu le terrain près du centre, nous avons implanté près de la sortie nord les 20 000 mètres carrés du siège, qui résument notre siècle de

métier. En 2010 lors du second agrandissement, nous avons restructuré la propriété au bord du ruisseau. Le ruisseau des Aygalades qui longe le bas de notre terrain représente peu pour nous, mais une fois dépollué, son potentiel peut être important pour le confort des employés et des habitants !

Le Monastère

La propriété de Zucca et Fouque est vendue en 1846 pour construire un monastère qui prend le nom de la Visitation. L'ordre des Petites Maries s'y installe en 1847. Leur premier établissement était à la rue Sainte-Barbe au 17e siècle, puis à Belsunce, puis à Saint-Charles de 1837 à 1847. Chaumelin décrit ce monastère en 1854 dans ses *Promenades artistiques* et l'estime du 16e siècle. En 1928, les religieuses abandonnent ce site trop pollué. Impossible de savoir ce que fut le bâtiment durant 35 ans d'abandon avant qu'il ne soit rasé en 1964 pour permettre la construction des 214 logements sociaux actuels.

PM. – Une hypothèse peut être avancée : en 1947, les services de l'urbanisme reprennent l'idée des zonages d'Eugène Beaudoin pour créer un lotissement d'activités sous l'égide de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille (CCI), qui assurerait la gestion et faciliterait l'installation des industriels dans les quartiers nord. Un plan de 1952 montre que le terrain de la Visitation fait partie intégrante du tout premier périmètre de ce lotissement industriel.

CHRISTIANE MARTINEZ, HABITANTE DE LA CITÉ DE LA VISITATION. – Comment est-on passé d'un lotissement d'activités à un lotissement d'habitat ?

CB. – L'urgence devait être grande pour le logeur, la Logirem, engagé avec les catholiques sociaux de Provence réunis dès 1935 dans les "Œuvres

d'hommes". Ils militaient en humanistes pour des constructions dignes en remplacement des camps et bidonvilles si nombreux à Marseille. La Logirem commence la livraison des 11 bâtiments de 4 étages dès 1965, l'école est terminée en 1969. Entre 1980 et 1986, de graves troubles éprouvent la cité. L'association "Tout Horizon" créée par Nadia Riposi, ainsi que l'amicale des locataires, revendiquent des espaces verts, organisent des activités, comme en 1994 l'archéologie du site avec le directeur de l'école, Pierre Blache. Des commandes aux artistes, comme en 1992 à Rachid Khimoune, et un local associatif accordé en 1988, enracinent cet élan citoyen. Un élan toujours vivant aujourd'hui : Rose Gomis est présidente du collectif des associations ; Christiane Martinez est hôte et guide de l'Hôtel du Nord dès 2009, elle nous offre ce poème :

LA MER ET LES MÈRES

QUI DIT QUE DANS NOTRE CITÉ,
IL N'Y A PAS LA MER ?
CHEZ NOUS, ON N'A PAS LA MER
MAIS ON A DES IDÉES.
COMME TOUTES LES ANNÉES,
QUAND ARRIVENT LES BEAUX
JOURS, LES GAMINS DE LA
CITÉ SE COTISENT, RACHÈTENT
UNE PISCINE GONFLABLE ET
L'INSTALLENT PRÈS DE LA BOUCHE
À INCENDIE, JUSTE EN FACE
DE LEUR ÉCOLE PRIMAIRE.
ET LÀ, UN ÉNORME JET D'EAU
JAILLIT ET REMPLIT LA PISCINE.
ET LES MINOTS, COMME LES PLUS
GRANDS, S'EN DONNENT À CŒUR
JOIE. LES MAMANS S'EXTASIENT
DE VOIR LEURS GAMINS S'ÉCLATER
JUSQU'À LES ENVIER. CERTAINES
D'ENTR'ELLES OSENT MÊME
TREMPER LEURS PIEDS. LES TOUT-
PETITS APPORTENT LEURS JOUETS
ET LES FONT FLOTTER SUR L'EAU.
D'AUTRES SUCENT DES GLACES
À L'EAU. ET LES MAMANS SE
FÉLICITENT DE LES VOIR TOMBER
DE SOMMEIL ASSEZ TÔT.

L'Alumine

Ce produit phare de la seconde industrialisation fait partie des grandes inventions occultées à Marseille. Une raison à cela : la guerre de 14, qui a permis la saisie de l'usine du bord du ruisseau, mais qui a aussi stigmatisé l'aluminium, base de l'armement de l'ennemi, disait-on.

PM. – L'usine a été construite par la Société Française pour L'Industrie de l'Alumine (SFIA), filiale créée en 1906 d'une société helvétique née en 1888. La société achète en 1905 les mines de bauxite du Var et conclut un accord avec la Société Nouvelle des Charbonnages des Bouches-du-Rhône pour accéder directement à la Galerie de la mer qui lui apporte l'eau douce des fonds de mines de Gardanne et le charbon (lignite) dès 1906.

CB. – Les plans aquarellés de la série 5 M montrent en détail les inventions techniques souterraines qui permettaient de remonter vers l'usine et vers le train le charbon et l'eau des mines situées de l'autre côté de l'Étoile, à 14 kilomètres de là.

PM. – En 1908, l'usine consomme par jour 52 tonnes de bauxite, 26 tonnes de soude venue des Salins de Giraud et 104 tonnes de charbon pour une production de 26 tonnes d'alumine par jour. En 1914, les capacités sont doublées. L'alumine, qui sert à la fabrication de l'aluminium, est envoyée par train, via un embranchement du Paris-Lyon-Marseille, qui

entre dans l'usine, vers le Valais suisse. Durant la guerre de 14, l'usine est réquisitionnée par la France et gérée par le concurrent français Pechiney jusqu'en 1922. Alusuisse triple la production du site après 1948.

La production d'alumine s'arrête en 1968. Une petite unité de l'usine poursuit jusqu'en 1972 la production du gallium commencée en 1954.

Le Terril

Le 4 novembre 1969, devant le notaire Deydier, le lotissement industriel La Delorme est créé sur l'usine d'alumine démembrée et vendue par lots. Restent à Marseille 50 ans de ses "résidus inertes" dits boues rouges. La bastide Delanglade s'appelait La Baume, ce nom peut indiquer une grotte dans le versant du ruisseau ou une identification à un Désert spirituel. Cette propriété achetée en 1906 par la SFIA se trouve maintenant sous une colline artificielle de 4 ha et de 22 mètres de haut.

CB. – Une peinture de 1953, commandée à M. Robert et qui m'a été gracieusement communiquée, montre le pont et les wagonnets qui traversent le chemin des Aygalades vers le terril.

PM. – Elle actualise les photographies faites par l'entreprise en 1913 et que j'ai pu retrouver. Sur l'une d'elles, en page 28, on voit nettement le terril à peine élevé, les zones de stockage des résidus et les regards des égouts de l'usine qui partaient au ruisseau. Ils étaient certainement rehaussés au fur et à mesure de la montée du niveau des boues déversées.

M. MEZZANA, ANCIEN DIRECTEUR TECHNIQUE D'ALUSUISSE. – Voici comment fut construit le lac de boues. Nous utilisions les scories de charbon provenant des chaudières qui servaient à la production d'électricité nécessaire sur tout le site mais aussi aux autoclaves qui transformaient à 180° la bauxite et la soude en hydrate d'alumine. Ces scories et la chaux

constituaient les merlons que nous montions en suivant le niveau du lac de boues. Sur ces digues, nous faisions circuler les wagonnets qui déversaient les boues. Le terril a été ainsi monté jusqu'en 1953, puis les résidus sont partis par camion à Vitrolles et déversés dans la pente au-dessus de la salle de spectacle le Stadium, de l'architecte Rudy Ricciotti.

CB. – Vers 1970, Alusuisse cède le terril à la Ville, mais reste responsable à vie. En 1990, les merlons du côté ouest sont emportés par une crue du ruisseau, l'entreprise paye les travaux de confortement de la rive et perd le procès en 2006.

En 2009, les artistes de Safi offrent les graines de la roquette (*Eruca sativa*) qui a colonisé le terril, rebaptisé "saladier géant dans le ventre de la ville".

Graines de Roquette sauvage

[478 W 45, plan de juillet 1952, Archives municipales de Marseille] Schéma général d'aménagement du lotissement industriel Marseille Nord. Le monastère de la Visitation (◆) est intégré dans la zone d'activité.

Les « Trente Glorieuses »

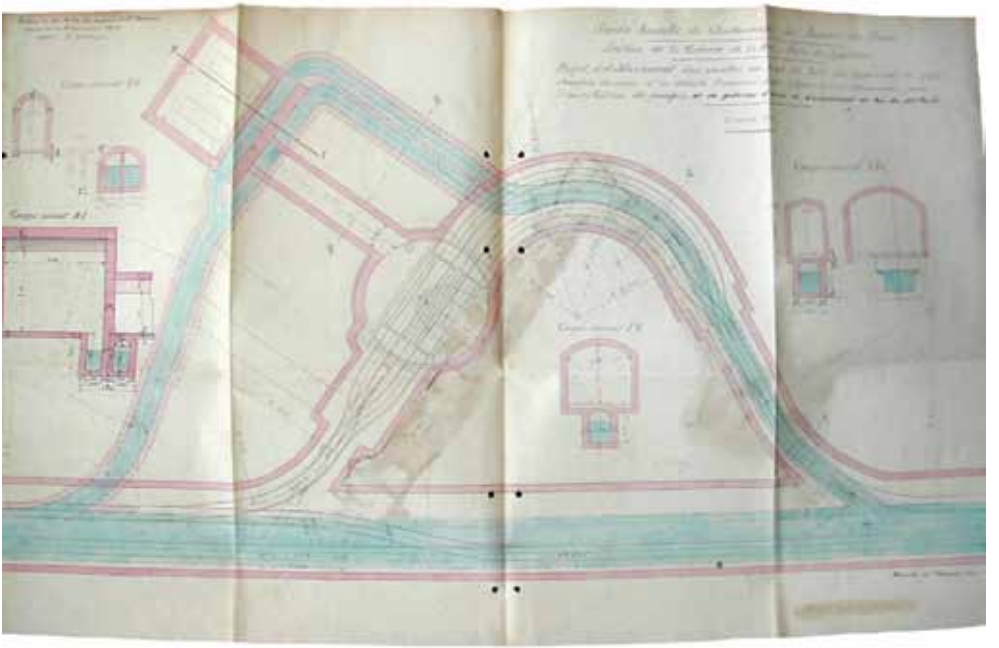
Les trente années de reconstruction d'après guerre (1945-1975) sont dites glorieuses. La croyance dans le progrès, la modernité et la croissance sont à l'origine de la zone Arnavant, qui a confié le nom de ses rues aux inventeurs. Le territoire du ruisseau est aujourd'hui le sanctuaire de cette époque.

PM. – Des noms de rues rappellent la chaîne de l'aluminium : rue de la Bauxite ; rue Louis-le-Chatellier (né en 1815 et mort en 1873, il dépose en 1858 le brevet qui permet d'extraire l'alumine à partir de la bauxite via le carbonate de sodium) ; rue Paul-Héroult (né en 1863 et mort en 1914, il est l'inventeur en 1886 du procédé qui produit l'aluminium à partir de l'alumine par électrolyse) ; rue François-Lecoq-de-Boisbaudran (né en 1838 et mort en 1912, il découvre en 1875 le gallium qui, mélangé à l'arsenic fabriqué à l'Estaque, a permis de fabriquer des composants électroniques dans l'usine Alusuisse avant sa fermeture). Ces noms donnent la priorité à la production, la zone n'est pas habitée. Les nouveaux habitants du territoire, les ouvriers, s'installaient à Saint-Louis ou aux Quatre Chemins. Majoritairement immigrée, la population industrielle a été étudiée par Marcel Roncayolo.

FAÇADE NORD SUR LES CHAMBRES
HABITATIONS AUX AYGALADES ST LOUIS

L'Habitat économique en série

CB. – Aux Archives départementales, le fonds 89 J 1 à 234 m'a permis de faire une formidable découverte. Dans la tradition des entreprises du Nord européen, la SFIA commande en 1954 aux architectes Roger Dabat et Dunoyer de Segonzac des pavillons de démonstration des savoir-faire maison et des cloisons composites avec aluminium, dans le cadre du 1 % patronal. À la même date, la SFIA leur confie la restauration de l'ancienne bastide Sylvaner, l'extension des bureaux dans la bastide Magnan et la construction des villas de l'allée Blanchard comme logements pour les cadres (MM. Costa et Solana en témoignent). L'appel aux entreprises pour devis livre les plans des logements ouvriers datés de 1955-1957. En 1957, la Ville refuse le permis de construire ; après une série de courriers de Pierre Keller, président de la SFIA, elle en accepte les corrections. En 1958, les plans roulés de trois groupes de 5 logements (89 J 101) prouvent la modernité et l'originalité de leur architecture. Ils sont livrés en 1959 et mis en conformité en 1960. Aujourd'hui, l'ensemble a été fortement remanié et divisé, mais il est toujours là et reste une particularité. Il faut imaginer l'importance de cette occasion manquée : en 1954, au moment de la commande, les bidonvilles, les camps et les taudis sont les logements des ouvriers, les tentatives de renouvellement de l'habitat social sont lancées. Pourquoi la jonction avec ce laboratoire de constructions peu onéreuses ne s'est-elle pas faite ? Le manque de réflexion collective urbaine est criant !

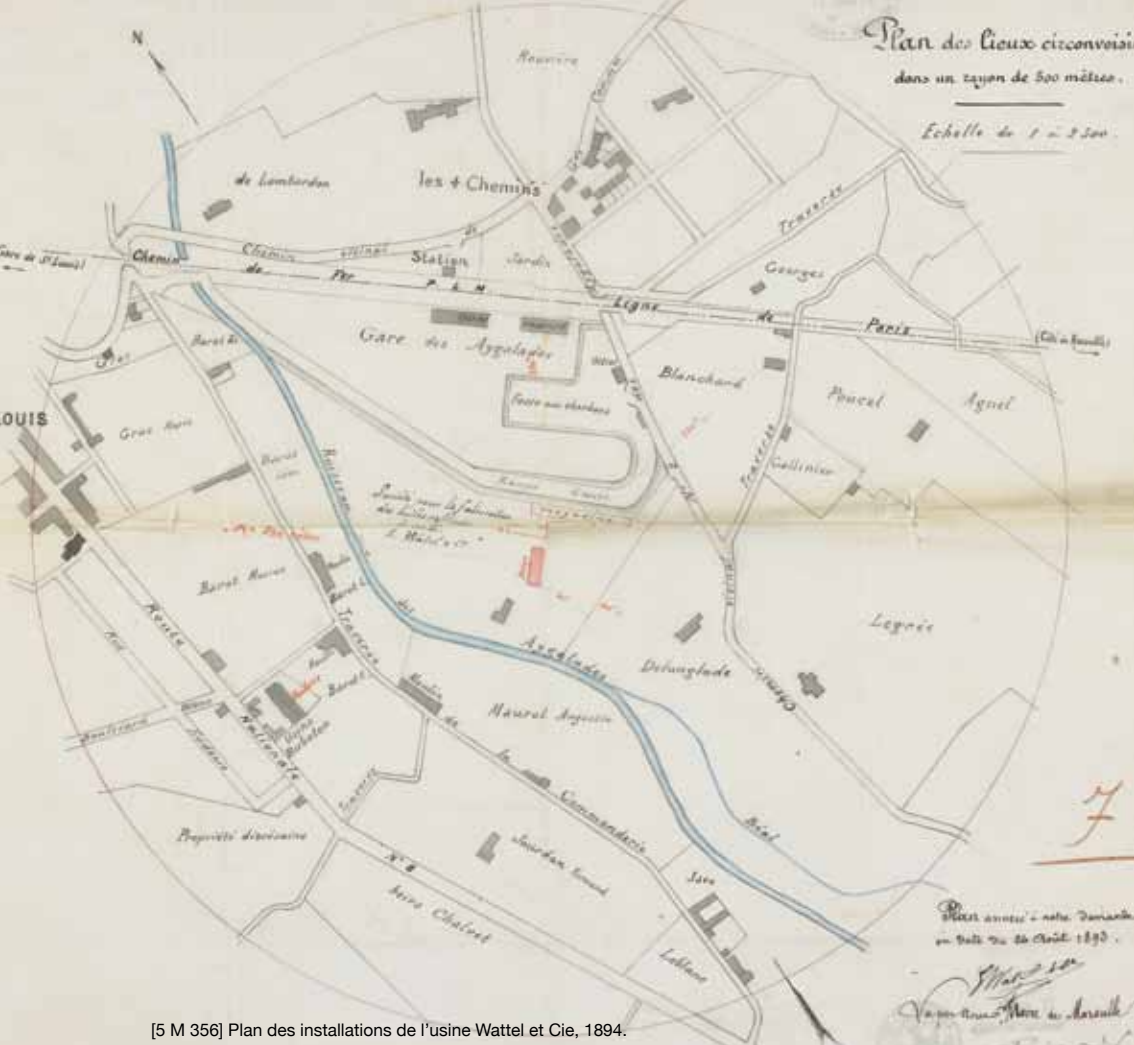


La Galerie

Au niveau du terril se croisent la Galerie de la mer et le ruisseau des Aygalades ; chacun part de son côté après cette rencontre. La Galerie est une rivière souterraine artificielle construite pour l'exhaure des fonds de mines de Gardanne. Elle sortait au cap Pinède avec le lignite. Aujourd'hui prolongée en mer, elle déverse au large, dans la baie, les eaux qui inondent les galeries de la mine fermée.

CB. – En 2009, j'ai cherché longtemps le puits des Aygalades : foncé en 1907, profond de 47 mètres, utilisé jusqu'en 1951, abandonné en 1956. Le puits d'accès à la machinerie souterraine, nécessaire à l'usine et au PLM, a été bouché en 2005 par Les Charbonnages de France. Il permettait l'accès aux matières premières indispensables au réseau des usines marseillaises.

PM. – Je pense que l'année 1905, qui correspond à l'arrivée de la Galerie, constitue bel et bien un tournant dans l'histoire industrielle le long du ruisseau. La Galerie creusée par les Charbonnages a permis un nouvel élan de l'industrialisation de la zone. La raffinerie de sucre tout comme la SFIA n'auraient pu avoir un tel développement sans cet équipement qui leur apportait en direct l'eau et le charbon.

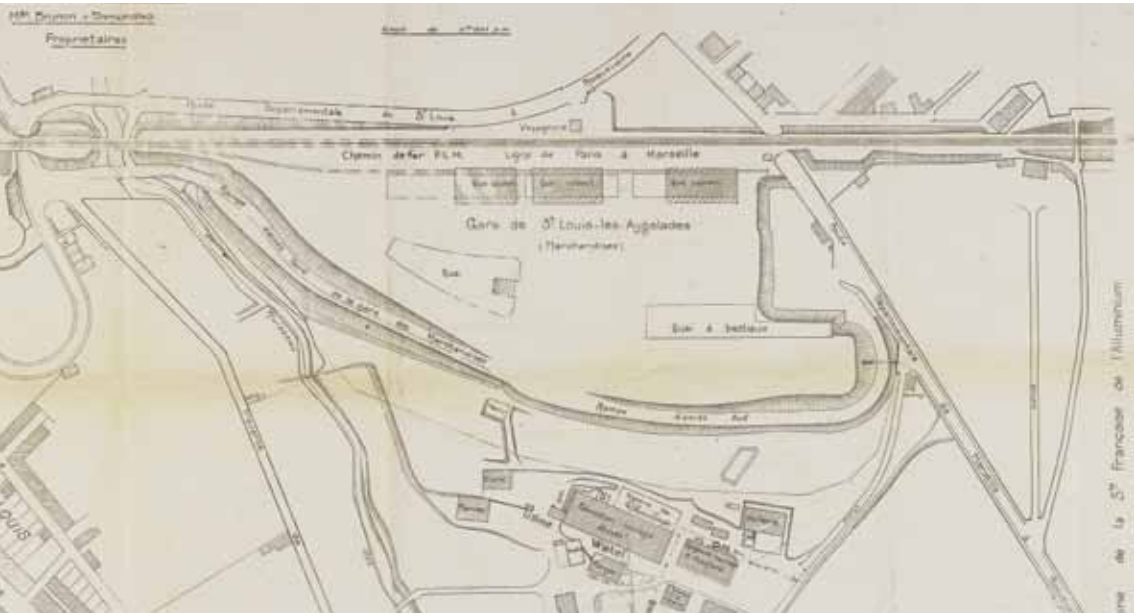


[5 M 356] Plan des installations de l'usine Wattel et Cie, 1894.

Les Zones

M. GERLIER, PROPRIÉTAIRE, EN 2009 : En 1988, j'ai acheté 2 hectares du terril à la Ville. Ingénieur de travaux publics, j'ai décidé de percoler la chaux encore vive, les scories et les boues pour réaliser une terrasse sur laquelle j'ai posé, sans fondations, les bâtiments de ma fonderie, la FMC. En 2000, à la fermeture de l'usine, les bâtiments ont été loués à 4 entreprises, c'est le radeau flottant, la mini-zone, de la SCI La Baume.

Au pied du terril, la grande propriété rurale comprenant 3 fermes, une maison bourgeoise, des vignes et des loges à cochons fut achetée en 1870 à Balthazar Rouvière par la compagnie du PLM pour construire la gare de Saint-Louis-les-Aygalades. En 1893, Wattel et Compagnie rachetait des terrains PLM pour y construire l'huilerie de la Société des Huiles Raffinées du Midi, rachetée en 1917 par Paul Brunon. En 1922, il y ajoute une usine d'épuration. En 1923, la société Brunon-Ramonaxto crée l'usine de gélatine qui fonctionne jusqu'en 1945. L'osséine arrive de l'Estaque puis de l'Inde dans un bassin de chaulage, elle est transformée en plaques de gélatine traitées pour l'export. Henri Ramonaxto, originaire de Cerdagne, fut résistant et agent de renseignement durant la guerre de 40. Il crée la société Marseille Industrie. Le site en friche reste dans la famille ; les bâtiments industriels se transforment lentement en entrepôts. En 1967, la famille Francisco s'installe dans la maison de gardien à l'entrée. Au fond de la propriété, la maison de maître est rasée pour construire un entrepôt. En 1980, Nicolas Ramonaxto commence les rénovations de la zone d'activités.



[5 M 352] Zoom sur les terrains de la gare.

La Porte

M. BLOIZE, MILITANT ASSOCIATIF EN 2009. – La gare, le tram, l'octroi, la route se croisaient aux Quatre Chemins. J'habite là et je démontre inlassablement comment transformer les infrastructures de transports industriels du 19e siècle, aujourd'hui abandonnées, en transport urbain propre.

PM. – L'axe ferroviaire du PLM qui passe sur le ruisseau à ce niveau est achevé en 1855. Réalisées par plusieurs compagnies, les lignes sont réunies par Paulin Talabot, alors directeur du PLM de 1862 à 1882. Les industries essaiment le long de son axe et croisent celles du ruisseau. Le déplacement de la ligne d'octroi, remontée plus au nord en 1849, incite les industries à s'installer en deçà de cette ligne pour se dispenser des charges fiscales.

CB. – Les plans de l'usine Watel de 1878 montrent l'importance du quai aux bestiaux et son bassin. Les bêtes étaient nombreuses à débarquer des fermes du Nord. Le pont et la traverse des bestiaux les montaient directement aux abattoirs de Saint-Louis. Les produits et les produits dérivés des tanneries étaient embarqués par le train vers des destinations lointaines. Les Tréfileries et Laminoirs de la Méditerranée (TLM) occupaient les terrains de la propriété rurale des Grac. Anciennes usines de plomb et fabrique de pièces de 50 centimes en aluminium, elles produisaient les câbles d'EDF et représentaient l'aristocratie des ouvriers de l'industrie à risque. Aujourd'hui rachetée par Bouygues et rasée, TLM sera un quartier de 600 logements directement relié à la gare et à la voie rapide Le Chatelier, porte nord.

Journées Européennes du Patrimoine 2010.

L'Entreprise

Voici un mot riche de sens si l'on se laisse séduire par l'entre-deux. La sensation est forte : lâcher toute certitude et référence, rebondir dans l'espace inconnu. C'est l'espace de l'invention. Appliquée au ruisseau, cette posture a permis de retrouver toutes les inventions multipliées sur son cours. Lorsque nous arrivons aux Jardins des Cheminots, une autre réalité nous laisse entre-deux-prises. Le ruisseau n'est plus ni la force motrice ni la nostalgique élégie naturelle, il engraisse les jardins collectifs des anciens ouvriers du Paris-Lyon-Marseille. Une longue lanière en pente, les pieds dans l'eau, rebelle à tout aménagement, a été concédée à l'association qui la gère, encore aujourd'hui, sur le modèle des jardins ouvriers créés en 1896. Les chronologies qui défilent au nom des pères, capitaines d'industries puis des sociétés anonymes, restent étrangères aux rives du jardin qui garde encore aujourd'hui son nom commun.

Une sorte d'arrêt sur image, un paradis perdu, bref une possible retrouvaille avec le ruisseau, et pourtant là aussi le mensonge gagne. L'eau d'arrosage ne peut être celle du ruisseau, trop pollué – retour sur l'eau canalisée et la Société d'Exploitation du Réseau d'Assainissement de Marseille (SERAM), ancienne filiale du groupe des Eaux de Marseille.

Le Déchet

Le Centre de Transfert des Déchets Ménagers Résiduels Nord (CDTM) remplace depuis 2000 les quais couverts de l'ancienne gare. Il est géré par Silim Environnement, du groupe des Eaux de Marseille. L'entreprise Bronzo, dont les bennes circulent autour de la gare, fait aussi partie du groupe. Le CTDM attire les entreprises de cette filière très active. L'entreprise de collecte des ordures et nettoiement des rues de Marseille Nicollin est installée en face, reliée à la plateforme de la gare, tout comme l'entreprise Derichebourg, de l'autre côté de la rue Le Chatelier, qui gère les points d'apports volontaires. En aval du centre de transfert, se trouve la plateforme professionnelle métropolitaine ouverte en 2003, elle aussi gérée par Silim Environnement. L'entreprise d'assainissement, voirie et gestion des ordures ménagères Cap Énergie se trouve à côté ; ces deux entreprises ont créé la tour à glace de Saumaty.

En amont, la Société d'Utilisation des sous-Produits d'Abattoirs (SUPA), fermée aujourd'hui, a sans aucun doute représenté la pire des images symboliques liées au déchet, qui "plombe" le cours du ruisseau, lui faisant perdre et son nom et sa vie. Ses ruines sont encore présentes au chemin de la Commanderie, aujourd'hui appelé rue Augustin Roux sur ce tronçon. Elle avait été autorisée en 1929 "à exploiter divers établissements et industries se rapportant au traitement de matières animales" : la fourrière d'animaux municipale, des ateliers de dessiccation du sang, d'équarrissage et d'extraction des corps gras au moyen d'hydrocarbures et un dépôt de

pétroles. Le symbole mortifère est puissant, comme le montre une lettre du Comité d'Intérêt de Quartier et la lutte des habitants dès 1930 "face à l'odeur, aux fumées et aux sons de la mort."

La SUPA domine la déchetterie métropolitaine ouverte en 2005 et le parc de la société marseillaise Santiard fondée en 1920. L'entreprise était spécialisée dans le transport de matériel pour les chantiers et travaux publics, elle a installé son parc de bennes de collecte et ses camions le long du ruisseau. Sur la rive gauche est implanté depuis 2001 le centre de tri et de valorisation de déchets de chantier de la Société Phocéenne de recyclage des Déchets (SOPHED). Aujourd'hui, sont ainsi traitées 10 000 tonnes par mois au pied de la Cité des Arts de la Rue. Santiard et SOPHED ont été rachetées en 2006 sous le nom de 3S.

Aujourd'hui, le ruisseau entre les deux moulins ressemble à une immense usine à ciel ouvert avec ses odeurs et le ballet incessant des camions, des machines de nettoiement qui lâchent leurs eaux usées dans les rues et ses wagons d'ordures tagués. Le mot déchet est aujourd'hui entendu comme matière première par des entreprises de transformation. Ici, seule sa racine, qui vient du verbe déchoir, nous apparaît. Le ruisseau se trouve ainsi déchu de son propre nom. C'est dire l'immensité de la restauration symbolique qu'il reste à faire avant toute restauration de ses rives. Dans ce contexte, alors que les mentalités évoluent par rapport à l'environnement, il était donc logique que le groupement des entreprises d'Arnavant ait initié une démarche de gestion collective des déchets.

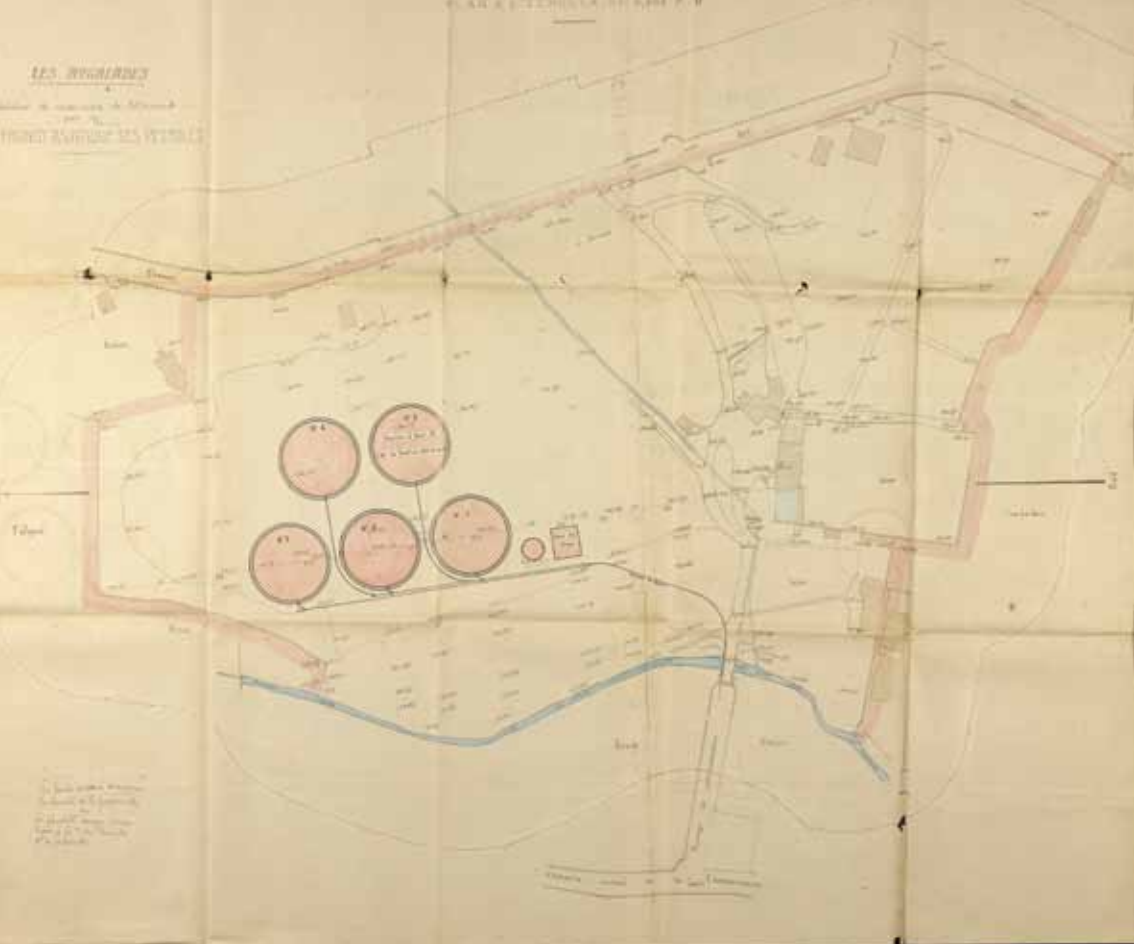
Société anonyme des levures et alcools de Saint-Louis. [5 M 376] Plan de situation 1911.

La Levure

Dans le coin ouest de la propriété du savonnier Mathieu de Lombardon, M. Martinant, ingénieur, achetait quelques terres et installait en 1911 une fabrique de produits pour la panification. La Société anonyme des levures et alcools de Saint-Louis y activait une chaîne alimentaire originale : levures, alcools, aliments pour le bétail ; une ferme utilisant les restes fournissait le lait.

LA FILLE DU COMTE DE CASTELLANE EN 1911. – Je m'oppose à l'installation de l'usine de levure. Par suite, mes propriétés ne pourront plus continuer d'être habitées bourgeoisement et auront également à souffrir dans leur culture d'un voisinage industriel.

Aujourd'hui, une association caritative a repris les bâtiments et y gère le pain pour les plus pauvres.

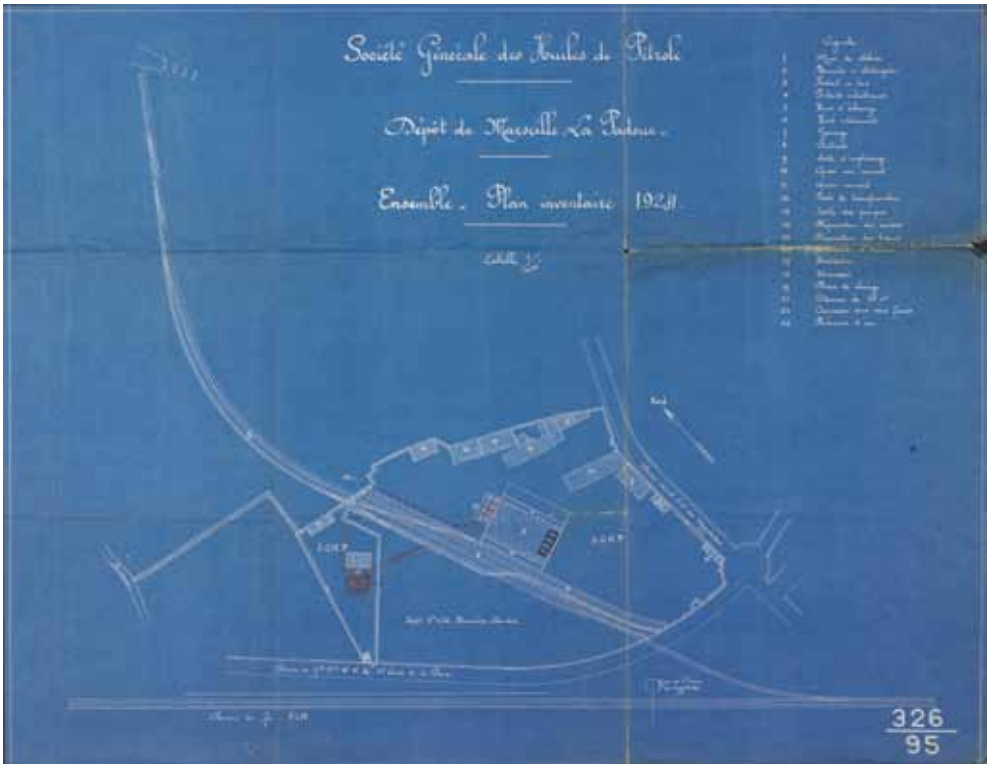


[5 M 368] Plan de situation 1919.

Les Pétroles

En passant des huiles végétales aux huiles minérales fossiles s'ouvre l'imaginaire des couches géologiques et des transformations alchimiques. La ville est étrangement muette sur son aventure pétrolière renvoyée dans l'ailleurs de Berre et Fos. Pourtant, le ruisseau reste l'antenne du port élargi vers l'ouest, dans une ville qui refuse la métropolisation nécessaire. Comme pour l'alumine, ce produit international passe dans l'occulte et l'oubli urbain ; le rapport du pétrole et de la ville reste traumatique. Les témoins de l'explosion des cuves de Mourepiane en pleine guerre d'Algérie le rappellent. Les trois propriétés rurales de Lagoy, de Lombardon et d'Estournel ont été brutalement transformées en stocks des huiles minérales par deux groupes concurrents dès 1919. L'ancienne Compagnie Franco-asiatique des Pétroles, devenue la Société Maritime des Pétroles en 1922, fut achetée par la Société des Pétroles Jupiter, elle-même devenue la Shell française en 1948.

OLIVIER GORSE, DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES. – La propriété rurale La Lauzière faisait partie des biens du château des Aygalades. Le 26 mars 1917, l'héritière du comte de Castellane faisait donation en partage à ses deux fils. Dès novembre 1917, ils vendaient aux enchères le mobilier puis les terres (299 E 636). Les banquiers négociants en blés Zafiropulo et Zarifi achetaient et en 1922, le château était transformé en bureaux et les terres attenantes en dépôt de la Société des Pétroles Jupiter, bientôt filiale de la Shell, avec ses cuves et ses rails.

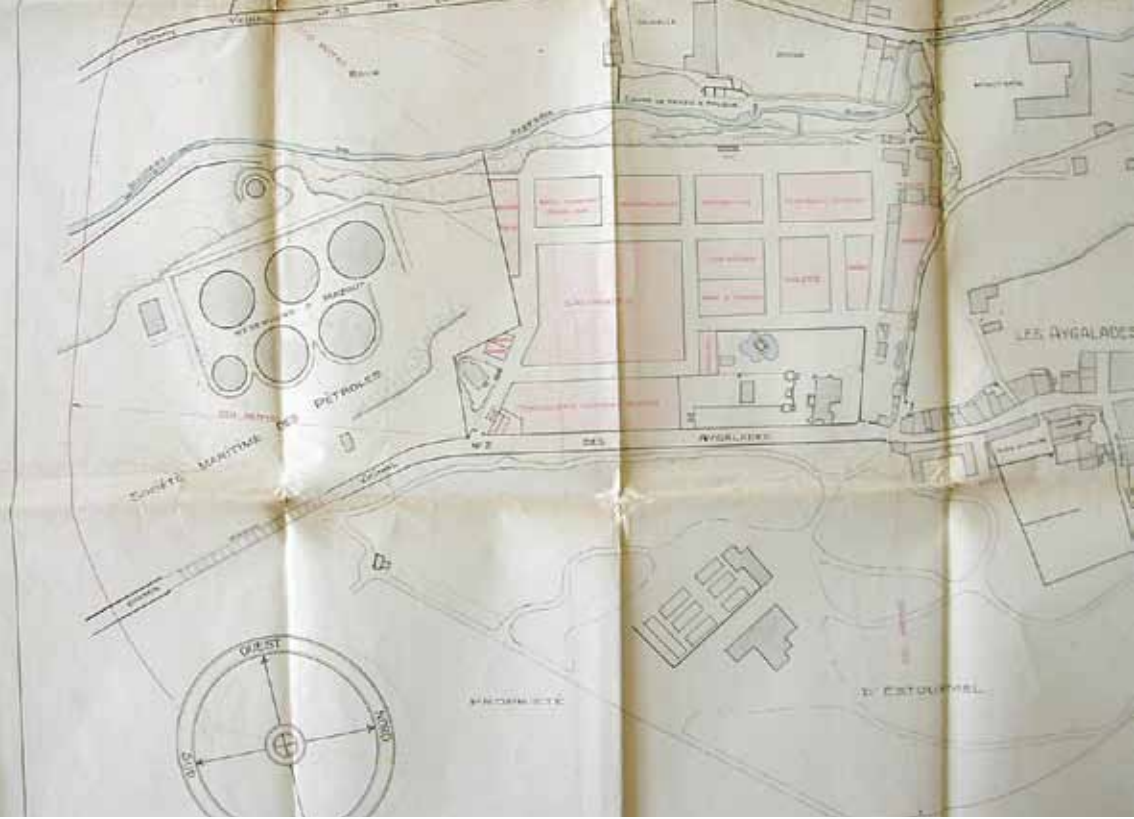


[5 M 376] Plan de situation 1922.

CB. – En 1931, les cuves stockaient le brut, produits noirs, transportés par leurs bateaux depuis l'Irak et l'Afrique du Nord ; dans l'autre sens, les produits de leur raffinerie de Berre, produits blancs, partaient pour l'essentiel vers l'Afrique du Nord coloniale.

Leur concurrent suivait le même scénario : la Société Générale des Huiles et Pétroles (filiale de l'Anglo Saxon Oil Company, future BP, créée en 1920) stockait aussi sur ce site dès 1922, dans la propriété rurale de La Padouane, et construisait sa raffinerie en 1933 à Lavera. Elle devenait la Société française des pétroles British Petroleum en 1954.

Après les premiers plans sociaux de 1987, la raffinerie Shell de Berre a été vendue en 2008. Celle de Lavera, la BP, est en vente en cette année 2011. Les installations des pétroles ont disparu des mémoires et du sol de La Lauzière et de La Padouane, elles font place à une zone d'activités particulièrement silencieuse sur son passé ; seule demeure la trace des rails.



[5 M 358] Plan de situation de l'huilerie-savonnerie L'Abeille dans le parc des Falque, 1924.

Le Parc

Sur un plan de 1924, on observe comment le parc du château Falque est devenu l'huilerie-savonnerie L'Abeille après association avec Court de Payan. Un accord familial permettait de conserver la bastide, ses terrasses et jardins d'agrément, qui gardèrent jusqu'en 1943 leur tradition d'accueil pour les artistes de passage à Marseille. Dès le 19e siècle, les Falque ouvraient le parc et les jardins aux ouvriers du livre et de la presse pour leur fête champêtre annuelle : la Gutenberg. En 1924, le parc et le lac artificiel étaient laissés à la disposition des démolisseurs pour installer les hangars de fabrication de l'huilerie. Une chapelle fut construite à l'entrée près de la bascule.

En 1990, la Ville de Marseille achetait l'usine reprise par une société belge spécialisée dans les produits au soja. Le projet de Cité des Arts de la Rue porté par Michel Crespin et Pierre Berthelot y était implanté. L'Association de Préfiguration de la Cité des Arts de la Rue (APCAR), la Formation Avancée et Itinérante des Arts de la Rue (FAIAR), les ateliers Sud Side et Lézarap'art commencent à s'installer sur le site en l'état. Les nouveaux bâtiments sont livrés en 2010, les dernières structures artistiques sont actuellement en cours d'installation. Ils font face à la cité des Aygalades, habitat social industrialisé de 1960. En 2010 les habitants créent des jardins au pied de leurs immeubles : "Ça coule de source". Il fallait bien un jardin pour retrouver un peu de cette longue histoire de l'art et de l'hospitalité.

La Turbine

À côté de la turbine installée durant la guerre de 40 par les Falque au pied de la cascade, il y avait une usine de cordages et une usine de peintures industrielles pour la marine. Près du pont de Car, une blanchisserie et une seconde turbine dans le virage du ruisseau pour alimenter la minoterie. Aujourd'hui, c'est ISS Espaces Verts qui a repris ces terrains. Sous la cité des Créneaux, actuellement en cours de démolition, se trouvent les restes de grottes tufiques à l'accès condamné, ceux de la bastide de M. Anthoine et ceux de la ferme qui a fourni le lait au quartier jusqu'en 1970.

Aujourd'hui, la turbine concentre les efforts des Ateliers de révélation urbaine créés avec l'Association Départementale pour le Développement des Actions de Prévention des Bouches-du-Rhône (ADDAP 13) pour restaurer le cours du ruisseau.

L'Autoroute et le Passage secret

La cascade située derrière la savonnerie est tangente à l'autoroute A7, première autoroute urbaine de la France des années 30. En fouillant les archives du service qui en a suivi la construction, j'ai pu recomposer l'évolution de son tracé entre 1933, date à laquelle les premiers plans sont dessinés, et 1943, date à laquelle les principales expropriations sont effectuées le long du ruisseau sous la direction du fasciste Sabiani. Les propriétés des Falque, Fontcolomb, Lion et Paquet ainsi que de la minoterie Despied et de la Société anonyme des Pétroles Jupiter ont été détruites ou laissées en friche pour l'aménagement d'utilité publique de la sortie nord de Marseille. En 1946, après la guerre, le ton change et un Comité de défense des sinistrés de l'autoroute est créé.

En observant ces plans, j'ai pu retrouver en 2007 le tracé et les restes de la galerie qui traversait l'autoroute de l'usine Falque à l'ancien pavillon du château. Dernière trace qui marque l'évolution de cet ensemble architectural coincé entre activité rurale, résidentielle, industrielle et la nécessité urbaine.

La Minoterie

D'après Alfred Saurel, le moulin qui ferme notre amont existait avant le 14e siècle. Il a brûlé en 1865. Trouvée aux Archives municipales, une archive d'enquête publique prouve qu'en 1870, "Monsieur Schmitt demande l'autorisation d'établir un barrage sur le ruisseau pour dériver les eaux et mettre en mouvement deux minoteries". La minoterie passe à Marius Despied dont le nom est encore en 1904 dans le bottin des minoteries industrielles. En 1908, la minoterie Dumont lui succède, elle est représentée en carte postale. Dans les années 20, une savonnerie industrielle est ajoutée. Les Établissements Garbit reprennent l'ensemble vers 1962. Professionnels dans les huiles pharmaceutiques, comestibles et industrielles, ils ajoutent une activité de conserve de couscous, d'ensachage et empaquetage pour les grandes surfaces commerciales qui se créent alors. L'entreprise dépose le bilan en 1998 et l'usine vit en autogestion durant deux années. La société Chimitex reprend le site, qui comprend la Société Française des Savonneries du Midi. Son directeur, Gilbert Latour, met en place un projet de musée du savon intégré à la production et propose une "Route du savon de Marseille à Marseille" dans le cadre de Marseille Provence capitale européenne de la culture 2013.

ÇA
COULE
de
JARDINS DES RIGALADES
SOURCE
&
RUE
DES
CITÉS
www.ruedescites.com

La Source

Aux Archives départementales, la série 5 M – qui sert à l'illustration de ce récit et de la balade – consacrée à la santé publique et à l'hygiène entre 1800 et 1940 est une source administrative de première main pour reconstituer le mouvement d'industrialisation du ruisseau. Cette série livre des enquêtes et des plans qui sont autant de coups de loupe sur l'histoire économique et sur l'histoire du patrimoine industriel. La série réunit des documents issus de la seule préfecture : "Dès Napoléon, l'État enrichit au cours du 19e siècle le corpus législatif et réglementaire concernant la santé. L'administration essaie d'atténuer par le contrôle et la tutelle les aspects les plus radicaux de situations engendrées par la pauvreté et la promiscuité entre habitants et industries polluantes." Sous ces documents court la réalité du face à face social.

Devenu un axe portuaire majeur grâce à l'invention et à l'engagement des entreprises, le ruisseau des Aygalades sera-t-il demain la trame d'un espace commun, un espace public urbain ou une succession insensée d'espaces techniques ?

Le livre du ruisseau

Ce numéro spécial Journées Européennes du Patrimoine 2011 est la première proposition de coopération d'un tiers acteur de terrain. Son impression a été financée par Arnavant.

Texte
Christine Breton/Philippe Mioche/Arnavant

Images
Série 5 M : Archives départementales des Bouches-du-Rhône
APCAR p. 46]
Christine Breton p. 26, 36, 38, 40
Séverine Bruneton et Laetitia Cordier p. 22
Martine Derain p. 16
SNEF p. 27 : ArcelorMittal, câblage HT, site de Fos-sur-Mer © Lionel Fourneaux
Cinémathèque de Marseille p. 30
Safi p. 32
Archives municipales de Marseille p. 36
Marie-Christine Aulas p. 62

Relecture
La compagnie des mots

Graphisme
Martine Derain

Les auteurs
Christine Breton est conservateur honoraire du patrimoine et docteur en histoire. Elle collabore à la revue *eXos*. Depuis 1974, elle écrit pour les expositions, l'enseignement ou la politique culturelle.

Philippe Mioche est professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Provence, président de l'association Mémoire Industrie et patrimoine en Provence. Pour les indications bibliographiques de ce numéro, nous renvoyons à l'ouvrage qu'il a co-écrit avec Marc Bassoni et Olivier Lambert : *Arnavant, 40 liens dans la cité - Histoire d'une zone d'activités à Marseille*, REF.2C éditions, Marseille, 2009.

Arnavant doit son nom à la contraction « d'en avant » et d'Arnavaux (nom du quartier), locution dynamique qui traduisait la volonté d'une poignée de chefs d'entreprise à la fin des années 80 de faire bouger les choses sur la zone d'activités. C'est aujourd'hui le nom de la zone d'activités et de son association d'entrepreneurs (association de loi 1901). Son objectif premier est la promotion du site industriel. Aujourd'hui, Arnavant apporte une expertise essentielle après plus de 40 ans de services auprès des entreprises et la mise en place d'actions communes. En 2010, Arnavant et l'association Entrepreneurs en Zone Franche se sont associés pour créer le réseau Cap au Nord Entreprendre et mettre en lien les acteurs économiques du nord de Marseille.

Remerciements

Nous tenons à remercier très chaleureusement les Archives départementales des Bouches-du-Rhône pour la mise à disposition de leur fonds iconographique, ainsi que Christiane Martinez, Isabelle Massu et Aude Vandenbrouck.

Les Récits d'hospitalité

Ils viennent de la longue expérience d'une mission expérimentale créée en 1995 sur le territoire du Grand Projet Urbain où Christine Breton a été nommée pour appliquer les principes européens de patrimoine intégré : coordination et création de réseaux avec la société civile, accompagnement des communautés patrimoniales ainsi créées, recherches et suivi scientifique avec les habitants et les professionnels du patrimoine, coordination avec le Conseil de l'Europe et diffusion des textes comme la Convention de Faro, coproduction de balades patrimoniales…

La coopérative d'habitants Hôtel du Nord s'inscrit dans la poursuite de ce processus en œuvrant pour la valorisation économique et culturelle des 15e et 16e arrondissements de Marseille. C'est un réseau de chambres pour l'accueil, d'hôtes pour faire connaître l'environnement de chaque chambre et de balades patrimoniales créées par l'ensemble des partenaires.

Coopérative Hôtel du Nord
11 boulevard Labro
F-13016 Marseille
communication@hoteldunord.coop
http://hoteldunord.coop

n°1 **Au ravin de la Viste**
Christine Breton/Hervé Paraponaris / 2010

n°2 **La ville perchée**
Christine Breton/Martine Derain & Zohra Adda Attou / 2011

n°3 **Imagine un Désert !**
Christine Breton/Valérie Jouve / 2011

n° spécial **Faux-bourgs**
Yohanne Lamoulère/Christine Breton / 2011

n°4 **Sous l'étoile**
Christine Breton/Giuseppe Caccavale / 2012

n°5 **Portes sublimes et jardins-poèmes**
Christine Breton featuring Akhenaton / 2012

n°6 **Zone arrière-portuaire**
Christine Breton/Dalila Mahdjoub / 2012

n°7 **Petits fronts de guerre sociale**
Christine Breton/Vous qui marchez / 2014

Chez le même éditeur

Attention à la fermeture des portes !
Citoyens et habitants au cœur des transformations urbaines : l'expérience de la Rue de la République à Marseille
Jean-Stéphane Borja, Martine Derain, Véronique Manry et Caroline Galmot / 2010

Collection Cinéma hors capital(e)
Avec Film flamme, livres/DVD

n°0 **Que dire ?**
Kiyé Simon Luang et Jean-François Neplaz / 2010

n°1 **La remontée du temps de Jean-François Neplaz**
Frédéric Valabrègue, Jean-François Neplaz, Paul-Emmanuel Odin et Rodolphe Olcèse / 2011

n°2 **Flacky & camarades, le cinéma tiré du noir de Aaron Sievers**
Aaron Sievers, Jean Duflot, Marc-Henri Piault, Christian Hottin, Jean-François Neplaz, Marie-Jo Aiassa, Kiyé Simon Luang / 2011, réédition 2012

n°3 **Je t'ai dans la peau de Jean-Pierre Thorn**
Jean-Pierre Thorn, Jean-François Neplaz, Kiyé Simon Luang, Laura Laufer et Raphäl Yem ; témoignages de Séverin Montarello, Michel Olmi (recueilli par Raphaël Mouterde), Françoise Arnaud ; documents : entretien Serge Daney/Jean-Pierre Thorn-Microfilm 1990 / 2014

À paraître / 2014
n°4 **La parole perdue et retrouvée de Marc Scialom**

Prolongé d'un rien, journal de bord d'un Quartier créatif de Marseille-Provence 2013
Martine Derain, Jean-François Neplaz, Film flamme, Compagnie Ex Nihilo, Raphaëlle Paupert-Borne et Suzanne Hetzel, 528 pages / 2013

CONSEIL GENERAL BOUCHES-DU-RHÔNE
PRÉFET DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES CÔTE D'AZUR
Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
VILLE DE MARSEILLE

éditions
commune

Achevé d'imprimer sur les presses
de CCI-13015 Marseille en 300 exemplaires
septembre 2011 | dépôt légal septembre 2011
ISSN : 2114-8589 | ISBN : 978-2-9534899-8-9

éditions commune
36, rue de Tivoli F-13005 Marseille
editionscommune@free.fr
http://editionscommune.over-blog.com